

Femmes, genre, histoire

In: Genèses, 6, 1991. pp. 2-4.

Citer ce document / Cite this document :

Magri Susanna, Varikas Eleni. Femmes, genre, histoire. In: Genèses, 6, 1991. pp. 2-4.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1991_num_6_1_1357

*Femmes, genre,
histoire*

PAR un paradoxe dû aux apories de l'universalité, la différenciation des sexes fut longtemps à la fois présumée et ignorée par la recherche historique et les sciences sociales. Présumée, comme une donnée première et irréductible, rendant compte par elle-même de la partition sexuelle des « fonctions » et des « rôles » sociaux : aux hommes le public, aux femmes le privé. Ignorée, dans la mesure où les expériences féminines étaient en quelque sorte supposées identiques ou assimilées à celles des hommes, et par là même non susceptibles de modifier la pertinence des catégories d'analyse et des concepts par lesquels on s'efforce de comprendre le social.

C'est ce paradoxe que visait d'emblée l'introduction, il y a une vingtaine d'années, de la catégorie de *genre* dans la recherche historique et les sciences sociales. Emprunté délibérément à la grammaire pour souligner son caractère construit et relationnel – mais aussi mobile dans l'espace et dans le temps –, le genre désignait non pas le sexe, mais sa construction sociale considérée à la fois comme champ de recherche et grille d'analyse. Ce qui impliquait de restituer leur épaisseur problématique à des « faits » présumés naturels ou allant de soi (tels l'exclusion des femmes de la citoyenneté ou leur faible syndicalisation) et de constituer en objet d'étude le rapport social qui les rend possibles. Rapport social qui traverse tous les autres et qui par conséquent, comme le souligne Ute Frevert dans ce dossier, doit être vu « comme l'un des principes structurant l'ordre social dont il convient d'explorer toutes les formes historiques ». Dans ce contexte, l'introduction des femmes dans l'histoire portait en germe un projet de réévaluation des « grandes questions » de l'histoire.

Ce fut, et c'est encore, une entreprise ardue, butant, comme tout projet qui bouscule des évidences bien installées dans la discipline, sur la marginalité et l'incertitude. Car les évidences ont la vie dure et, une fois écartées, elles laissent un vide méthodologique et épistémologique qu'il faut remplir. Cependant, les incertitudes auxquelles se confrontait le projet en faisaient également la force, une fois transformées en hypothèses de travail. Cherchant à déchiffrer – au lieu de prendre pour acquis – ce qu'implique être « homme » ou « femme » dans une culture et un moment historique donnés, les historien(ne)s du genre ont été amené(e)s à s'ouvrir très tôt aux méthodes d'autres disciplines, telle l'anthropologie culturelle, et à explorer leur potentiel heuristique pour une relecture de l'histoire.

Ces remises en question et ces réélaborsations trouvent naturellement leur place dans les pages de *Genèses*. Les contributions présentées dans ce dossier en témoignent. Alors que toutes participent d'une réflexion critique sur un « déjà connu » de l'histoire, celle du XIX^e siècle, leurs objets et leurs propos sont à dessein hétérogènes, illustrant la diversité de cet effort de recherche.

Tandis que l'étude d'Eleni Varikas est centrée sur les femmes elles-mêmes et celle de Sonya Rose sur les expériences féminines et masculines, Ute Frevert et Pat Thane se donnent pour objet des faits sociaux « généraux », la première les classes sociales, la seconde les politiques sociales. Les convergences pourtant ne manquent pas, qui expriment des préoccupations actuelles. Ainsi, le traitement de la construction de l'identité des femmes de la petite bourgeoisie grecque par E. Varikas et l'analyse de la bourgeoisie allemande par U. Frevert illustrent la tentative de dépasser le dualisme de la femme alternativement victime et agent de l'histoire, l'un des problèmes majeurs rencontrés par cette recherche. Non moins sensible ici, l'importance accordée par l'historiographie du genre au langage et aux codes symboliques. Plusieurs textes s'interrogent sur la manière dont opèrent ces systèmes de signification pour construire la différenciation des sexes à l'intérieur d'une classe sociale. Leur propos est au-delà de l'analyse des discours, pour saisir à travers les pratiques sociales et les institutions les rapports dans lesquels s'établissent les systèmes de signification et les conditions dans lesquelles les femmes peuvent avoir une emprise sur elles.

Ce dossier suggère enfin qu'il n'y a pas de « zone » du social où la catégorie de genre serait non pertinente. L'étude de la formation différenciée de l'identité ouvrière et de l'identité bourgeoise met en cause l'unicité du concept de classe. En considérant les ouvriers tisseurs du Lancashire, S. Rose suggère que la construction de la différence peut passer par le refoulement dans le discours syndicaliste de tout ce qui fait l'expérience particulière des ouvrières, placées ainsi à la fois dans et hors de leur classe. Cette situation d'inclusion et d'exclusion à la fois, nous la retrouvons dans un tout autre contexte et sous un tout autre mode, dans l'étude consacrée par U. Frevert aux identités masculines et féminines dans la bourgeoisie allemande. Son analyse comparative minutieuse des représentations et des pratiques quotidiennes des hommes et des femmes la conduit à reformuler un vieux postulat de l'histoire sociale : si la classe et le développement économique sont, selon un consensus qui remonte à Engels, des forces structurant les rapports de sexe, la proposition inverse n'est pas moins vraie qui ferait du genre un élément structurant de la classe.

Ces remises en question s'inscrivent dans les courants de l'historiographie qui font du genre une grille de lecture critique des « grandes questions » de l'histoire. Dans ce contexte, la réinterprétation par Pat Thane de la dynamique de l'État providence et la réévaluation qu'elle propose de la place des femmes à la fois comme destinataires et initiatrices des politiques sociales sont une contribution à un débat dont le caractère passionné est nourri par l'actualité des enjeux politiques et théoriques. A partir de la critique de la théorie « du contrôle

social », l'éclairage porté sur les acteurs fait apparaître les politiques de protection maternelle et infantile comme le résultat à la fois d'une demande (des femmes pauvres) et d'une action philanthropique (des femmes des couches moyennes) fondée sur la solidarité féminine. Mais admettre ainsi que les femmes sont loin d'avoir joué un rôle mineur dans le façonnement d'une politique sociale contraint à s'interroger en retour sur l'ambiguïté d'actions menées à partir de positions si contrastées.

C'est sans doute là l'une des avancées importantes de la recherche sur le genre : bouleverser le présupposé implicite d'une homogénéité des femmes due à leur oppression, dissiper le mythe de l'innocence absolue qui accompagne forcément à ses débuts toute histoire des dominés.

Susanna Magri, Eleni Varikas